

Le Vide du ciel

Je voudrais dire juste en quelques mots la difficulté de la pensée de Heidegger et l'étrangeté de cet *Entretien de la parole entre un qui questionne et un japonais* qu'il écrivit en 1953 et 1954, et que nous lirons, Jean-Pierre Jorris et moi.

La pensée de Heidegger est tout entière tendue, tournée vers un dépassement de la métaphysique, c'est-à-dire de la philosophie. Elle vise non pas à détruire, mais à déconstruire la philosophie pour un "retour amont" à ce qu'il nomme la pensée de l'être. Elle se fonde sur une différence entre l'être entendu comme *être de l'étant*, être de ce qui est en totalité, et l'être comme être en vue de son propre sens, c'est-à-dire de sa vérité comprise comme éclaircie (Lichtung). La philosophie, la métaphysique, ne se préoccupe que de l'être de l'étant. Elle oublie l'être en tant qu'être. Revenir de la philosophie à la pensée de l'être, de la philosophie comme réponse à l'être dans l'oubli même de l'être, telle est la tentative *inouïe* de Heidegger. L'oubli n'est pas un simple oubli. Il est l'impensé de la philosophie, l'impensé qui la fonde en retrait comme philosophie, c'est-à-dire comme pensée par concepts.

La difficulté tient moins à la pensée japonaise qu'à la philosophie elle-même. Non parce qu'elle serait bornée, incapable de comprendre l'autre pensée, mais parce qu'elle ramène tout à elle, parce qu'elle *traduit* et parce que, mondialisée, elle généralise l'oubli en laissant croire que la logique, la logistique, la technique et la science sont naturelles. La philosophie pense par concepts. Elle ramène tout à la pensée conceptuelle. Elle ignore l'autre pensée. En même temps il serait absurde de croire que l'autre pensée est philosophique. Il n'y a pas de philosophies orientales, et l'orient est à penser tout autrement qu'on ne le pense comme un substitut courant à nos angoisses occidentales.

J'emprunte à Gérard Granel ces remarques (*Traditionis traditio*) : "le difficile est dans le fait que la question que pose Heidegger sur le sens de l'être, qui est entièrement autre que celui sous lequel l'être est compris dans la métaphysique, ne nous conduit positivement *nulle part ailleurs*, c'est-à-dire ne nous conduit pas dans un autre de la métaphysique qui serait lui-même situé, posé, subsistant ou consistant de quelque façon que ce soit".

Denken ist andenken. Penser est se souvenir, remonter à la source, à partir de la philosophie, non pour s'établir dans une arrière-pensée qu'on aurait laissé de côté, dans un autre monde que la philosophie aurait ignoré, mais pour penser la relation à l'être qui nous fait être, qui que nous soyons. Pour penser *le pli, la duplication de l'être*.

Pour comprendre, il me faut dire quelque chose de cet impensé de la philosophie avant de parler de l'orient, l'orient de la philosophie, et de s'orienter.

Heidegger nomme Lichtung, clairière (le mot allemand traduit le mot français), le

lieu même de la présence, le site ouvert, la libre contrée, l'espace au sein duquel la philosophie *a lieu*. Le mot *Lichtung* ne renvoie pas à la lumière (*Licht*). *Lichten* en allemand, c'est éclaircir, rendre clair. La lumière ne peut visiter la clairière que si elle est ouverte. Ce n'est pas la lumière qui fait la clairière. C'est la clairière qui permet la lumière. C'est l'ouvert (c'est le mot de Rilke, c'est aussi le mot de Bergson) qui précède la lumière, la vérité au sens de la métaphysique.

C'est là que sans doute l'entretien prend son importance, s'il est vrai que la pensée japonaise peut, comme la philosophie, remonter à sa source, je veux dire : la philosophie, quand par exemple elle s'interroge sur le dit poétique, le poème présocratique, les arts, la musique et le théâtre en particulier, quand pour se dépasser, elle fait un pas en arrière (d'elle-même).

Qu'y a-t-il à penser en effet ? Qu'y a-t-il à penser d'autre ? l'être ? C'est-à-dire quoi ? Réponse : rien. Qu'on lui donne le nom que l'on veut, il ne peut être nommé que comme l'autre, ce qui n'est pas dit et ne peut l'être, le transcendant, l'au-delà pur. Tenter de le dire dans la langue de la philosophie, de la métaphysique, c'est renoncer à le penser et le renvoyer à l'oubli. L'être est dépassement et transcendance. Il est l'ouvert, il est *le temps* comme ouverture. Il est l'autre qu'il faut laisser sans nom, qu'il faut laisser au silence. L'être ne peut être dit que comme ce qui ne peut être dit. Il n'est rien à proprement parler.

Pour finir, je ferai deux remarques - elles vont ensemble - : la première porte sur l'impossibilité de la traduction. Et c'est bien là ce qui intéresse Heidegger : qu'on doive entendre sans les traduire les mots du japonais, parce que la parole est là hors concept. Ainsi par exemple quand le rien est nommé comme le "vide du ciel". Traduire, c'est oublier, se mettre en retrait, philosopher, parce que c'est d'un coup verser dans une conception technique de la langue comme expression et donc s'interdire le déploiement de la parole.

La seconde remarque est la suivante : il y a dans cet entretien l'ouverture d'un chemin vers la parole dont nous pouvons sans douter comprendre à la lecture d'un longue note du traducteur, François Fédier, d'où j'extrais juste ces quelques mots : il s'agit de faire-signes, mais il ne s'agit plus de signes. La parole a changé de sens. Je le dis avec désinvolture, mais Jean-Pierre Jorris, parce qu'il est *acteur*, me comprendra. *Winken* en allemand, c'est dire sans paroles, directement avec le corps. Il n'y a pas de langage des signes, il n'y a pas d'expression corporelle : le corps exprime (exulte) et parle parce qu'il est.

Le geste ne désigne pas, il rassemble la parole (logos).

Bernard Proust, le 7 juin 2000, Trace de poète, L'Isle sur la Sorgue